

un principe immatériel pourrait être modifié par une substance chimique; un phénomène que modifie un agent chimique est d'ordre chimique (1). »

Quoi de plus net? Et pour bien préciser sa doctrine, il nous introduit dans la vie intime de la matière vivante et nous rappelle que nous sommes formés « de plusieurs trillions de cellules, dont chacune est elle-même formée de carbone, d'azote, d'oxygène, d'hydrogène, etc. », et que « si vous m'étudiez chimiquement vous ne trouverez en moi que des atomes; je suis donc bien fondé à croire que tout ce qui se passe en moi résulte uniquement de l'activité des atomes; or, je pense et je sens; donc je dois, logiquement, admettre qu'il existe dans les atomes les éléments de ma pensée et de ma sensibilité (2) ».

Et il conclut :

(1) *Le Conflit*, p. 196.

(2) *Id.*, p. 182.

« Que la pensée est une synthèse, que notre subjectivité est le reflet intérieur de notre objectivité et n'influe aucunement sur la manière dont se comporte notre corps dans le temps et l'espace. »

Maudsley et Huxley avaient déjà qualifié de phénomènes ces reflets intérieurs des phénomènes objectifs.

« La conscience, dit Huxley, accompagne les états du cerveau comme l'ombre les pas du voyageur. »

Telle est, dans ses grandes lignes, l'histoire du matérialisme contemporain.

C'est au nom de ce grossier déterminisme que l'on entend désormais rayer de la science humaine, la spiritualité de l'âme, la liberté et les espérances d'une vie future.

De quelles sottises certains esprits ne rendent-ils pas responsable la science! Quoi de moins scientifique que ces affirmations tranchantes et cette obstination aveugle et têtue à ne vouloir examiner qu'une face d'un

problème, quitte à supprimer tout ce qui ne rentre pas dans le système adopté.

« A ceux qui prétendraient, dit Armand Sabattier, doyen de la faculté des sciences de Montpellier, que les acquisitions du savoir humain ont ruiné la doctrine de l'immortalité, je tiens à faire remarquer qu'en parlant ainsi et tout en ayant la prétention de s'appuyer sur la science et de représenter l'opinion de la science, ils offensent la science, et que leur attitude est, à cet égard, bien différente de la mienne et bien inférieure à la mienne. Ils disent : « La science ne permet pas de croire à l'immortalité; la science démontre que tout meurt, que tout se décompose, que rien n'est permanent; la science combat la possibilité de l'immortalité : cette dernière est incompatible avec les données de la science. » Pour moi, je dis : « La science ne réfute pas l'immortalité. Elle ne saurait ni la réfuter, ni la prouver. L'immortalité est une question qui n'est

pas encore entrée dans le domaine de la science; elle n'est donc pas passible d'une démonstration scientifique. Je ne puis donc pas prouver la réalité de l'immortalité personnelle. Mais pouvez-vous, à votre tour, établir scientifiquement la réalité de la mortalité personnelle? Pas davantage! Vos observations scientifiques n'ont pu atteindre l'au-delà de la tombe et j'ai le droit de hausser les épaules et de vous considérer d'un œil de pitié, si vous affirmez, comme une certitude, que toute l'histoire finale de la pensée humaine se circonscrit à ce qu'il est donné d'observer à côté du lit d'un mourant (1). »

Et plus loin l'éminent naturaliste ajoute : « Y a-t-il ici quelqu'un qui puisse affirmer qu'en dehors de ce que constatent ses instruments, en dehors de ce qu'on observe

(1) ARMAND SABATTIER, *Essai sur l'immortalité au point de vue du naturalisme évolutionniste*, deuxième édition, p. 12.

dans les laboratoires, il n'y a plus rien? Si ce quelqu'un existe, ce n'est certes pas un homme de science. C'est le dernier des ignorants. »

Cela est si vrai que non seulement il est impossible, scientifiquement parlant, de démontrer que les faits de la pensée sont du même ordre que ceux de la vie corporelle, mais encore, nous l'avons vu plus haut, la science demeure absolument impuissante à établir l'équation physico-chimique de la vie elle-même. En dépit des investigations persévérantes des biologistes contemporains, la vie se dresse encore devant eux comme une énigme mystérieuse et inviolée.

Sans doute les savants contemporains, marchant de conquêtes en conquêtes, enrichissent chaque jour le domaine des sciences biologiques et semblent reculer, jusqu'à l'infini, les bornes qui l'enserraient étroitement il y a seulement cinquante ans; nul ne le conteste dans le camp des spiritualistes.

Sans doute les laboratoires de psychophysologie font œuvre utile et nul plus que le philosophe ne doit encourager cette science, sœur de la sienne, bien que les brillantes espérances fondées sur elle il y a vingt ans se soient quelque peu évanouies en fumée.

Il n'en reste pas moins vrai que la chimie est incapable de créer artificiellement, non pas des substances organiques, mais des êtres organisés, ce qui est profondément et essentiellement différent.

Il n'en reste pas moins vrai que le matérialisme biologique tente vainement d'expliquer l'unité et la spontanéité, ces caractères essentiels de l'être vivant.

Bien plus, avec les notions d'ordre, d'harmonie, de corrélation des faits, d'adaptation des choses entre elles, l'idée de finalité, si dédaigneusement bannie du territoire de la science, rentre aujourd'hui plus triomphante que jamais et comme rajeunie au contact des faits.

Combien éphémère nous semble donc le triomphe du matérialisme contemporain! Impuissant à expliquer l'unité, la spontanéité, la finalité de la plus petite cellule vivante, comment ose-t-il prétendre que la nutrition, la génération, l'évolution relèvent uniquement des lois physico-chimiques auxquelles elles sont soumises !

Combien plus facile encore la tâche de démontrer l'inanité de la théorie matérialiste de la pensée humaine!

Il suffit de réfléchir une seconde, pour mettre en évidence la colossale pétition de principe qui sert de clef de voûte à tout l'édifice matérialiste!

L'analyse chimique la plus subtile, dit le matérialiste, est incapable de déceler dans l'homme qui pense autre chose que des cellules; or, les cellules se décomposent à leur tour en atomes, sans qu'il soit possible de pousser l'investigation plus loin : donc la pensée résulte uniquement

et fatalement de l'activité des atomes.

— Mais, objecte le spiritualiste, êtes-vous bien sûr que vous n'êtes composé que de cellules organiques?

— Je vous répète, balance en main, répond le matérialiste, que l'analyse chimique ne décèle aucun autre élément.

— Mais alors je deviens perplexe; la pensée, selon vous, serait donc matérielle, analogue à une sécrétion ou tout au moins à un produit subtil difficile à bien définir. Mais alors, qu'est-ce qu'une pensée divisible! pondérable! étendue!? Votre solution est lourde de difficultés!

— Vous nous ridiculisez à plaisir, reprend le matérialiste, et nous prêtez une théorie grossière que nous avons rejetée depuis longtemps. Non, la pensée n'est pas une sécrétion; elle est un mouvement particulier d'essence plus subtile que les autres. Le mouvement se transforme bien en lumière et en chaleur; pourquoi

ne se transforme-t-il pas en pensée ?

— J'avoue que je ne comprends plus. En voulant subtiliser, vous devenez obscur et imprécis. Vous parlez de transformation du mouvement ! Le mouvement peut-il donc se transformer et se métamorphoser à plaisir ? Mais vous nous jetez en pleine magie, en plein surnaturel ? Un mouvement est un mouvement, et ne saurait produire autre chose, pas plus que de la pensée, que de la chaleur ou de la lumière. La lumière et la chaleur sont des sensations et demeurent, comme qualité et comme nature, irréductibles au mouvement. Le mouvement n'intéresse que l'élément quantitatif et non qualitatif. La sensation spécifiée et consciente résulte bien de l'impression cérébrale et est déterminée par elle, mais se confond si peu avec elle qu'elle ne lui ressemble pas. Quel rapport y a-t-il entre une vibration de telle cellule et la couleur rouge ou le parfum d'une rose ? Supprimez la conscience et

l'élément qualitatif disparaît. Mais, au fait, qui vous autorise à supprimer la conscience ?

— Nous ne la supprimons pas, mais l'expliquons, répond un disciple de Taine. La sensation, d'une part, et le mouvement moléculaire des centres nerveux, de l'autre, ne sont qu'un seul et même fait, mais *vu* du dedans ou *vu* du dehors.

— Mais votre explication est pleine d'obscurité. Comment le dedans peut-il être distingué du dehors, s'il n'y a pas, dans l'être humain, un centre d'unité, un sujet substantiel et conscient, en un mot une âme !

— Une âme ! repartit un jeune biologiste, mais vous ne connaissez donc pas les travaux de Le Dantec sur l'activité des plastides ? Ma conscience comme ma pensée, ne sont qu'une synthèse, comme mon activité corporelle.

— Une synthèse, fort bien ; mais qui la fait, cette synthèse ? En vertu de qui et de quoi arrivez-vous à avoir conscience de cette synthèse ?

.....??? Vous êtes trop exigeant; nous plongeons dans l'inconnaissable, et du reste, pour Huxley et d'autres physiologistes illustres, la conscience n'est-elle pas un reflet, un épiphénomène?

— Un reflet! un épiphénomène! Ne sommes-nous pas dans le monde des songes? Mais vous vous moquez, vous vous donnez satisfaction à vous-mêmes à l'aide de mots vides et creux. Franchement votre esprit moderne est bien peu exigeant! et vous riez des *flatus vocis* des théologiens, et vous ridiculisez les scholastiques qui subtilisaient en Sorbonne sur des pointes d'aiguille! Vous êtes bien inconséquent....

Si nous voulions poursuivre ce dialogue plus loin, nous nagerions dans l'absurde, et les réponses du matérialiste s'éteindraient d'elles-mêmes comme le feu s'éteint faute d'aliment.

Et en effet, si la vie elle-même échappe aux investigations du matérialisme, si la

sensation et même la perception externe qui tiennent encore à la vie organique se rient des efforts du chimiste et du biologiste, *a fortiori* la pensée consciente et volontaire ne craint-elle rien et n'aura-t-elle jamais rien à craindre des successeurs de Moleschott et de Büchner.

Sans l'hypothèse d'un sujet substantiel, conscient, spirituel, vraiment un, comment expliquer l'acte intellectuel? Comment du fait sensible tirer l'idée, comment s'élever du singulier à l'universel, du concret à l'abstrait?

Ma conscience m'atteste mon unité et mon identité persistante, et si mon unité pensante n'était qu'une résultante de fait, le fait même de conscience serait impossible. L'unité de ma conscience est donc un fait indéniable, expérimental, mais justiciable de l'observation interne (1) et toutes

(1) « N'est-il pas curieux, dit le professeur Grasset, de voir la facilité avec laquelle tous les savants font un acte de

les objections tirées de la pathologie mentale ne peuvent rien contre lui. Un fait ne prévaut pas contre un fait.

Si les animaux partagent avec l'homme non seulement la sensibilité, mais encore, d'une manière générale, « *les opérations sensitives*, c'est-à-dire le plaisir et la douleur avec les désirs et les aversions qu'ils engendrent, puis la sensation représentative avec la perception, l'association des faits de conscience en général et la mémoire, mais autant du moins qu'on en peut juger, sans reconnaissance ni localisation des souvenirs dans le passé (1) », là s'arrête l'analogie,

foi dans la véracité de leur sens, c'est-à-dire de leurs organes d'expérience extérieure, et la difficulté avec laquelle ils admettent la légitimité de l'expérience intérieure. »

G. GRASSET, *Les limites de la Biologie*, p. 52, Alcan, 1902.

(1) Charles DUNAN, *Essais de philosophie générale*, p. 296, Delagrave.

La psychologie comparée de l'homme et des animaux soulève bien des problèmes intéressants. Charles Dunan, dans ses « *Essais de philosophie générale* », a étudié la *Psychologie animale* d'une façon neuve et originale. Sa

car l'âme humaine détient seule le pouvoir de concevoir l'universel, l'absolu, de juger et de raisonner.

Nous pouvons donc affirmer que l'hypo-

théorie métaphysique de l'instinct est particulièrement séduisante (p. 303). C'est du reste là une question singulièrement ardue. Beaucoup de biologistes se déclarent en effet incompétents pour analyser la conscience chez les animaux. Le docteur CLAPARÈDE (*Rev. Philosoph.*, 1901, t. I, p. 481), dans son étude *Les animaux sont-ils conscients?* conclut que cette question est au-dessus de la biologie.

La supériorité essentielle de l'homme sur les animaux n'est pas niable. On trouvera, dans le volume de Jean HALLEUX, *L'évolutionisme en moral*, Alcan, 1901, une discussion très serrée de tous les arguments en faveur de la séparation de l'homme et des animaux. Il montre bien « la conquête progressive de la nature par l'homme, et cela dès les temps les plus reculés » (p. 117).

« Seuls, parmi les êtres innombrables qui l'entourent, l'homme est capable de s'assimiler l'œuvre de ses devanciers, de profiter des efforts qu'ils ont faits, des connaissances qu'ils ont acquises, de comprendre le passé, et par le passé de prévoir l'avenir, de progresser en un mot par la comparaison des choses » (DE NADAILLAC, *cit. Halleux*, p. 122).

« Il y a lieu, dès lors, dit Halleux, d'attribuer à l'homme une nature spéciale caractérisée par le pouvoir d'abstraire et de raisonner d'après des principes généraux. Ce pouvoir crée entre lui et l'animal, non une simple différence de degré, mais une différence d'essence » (p. 127).

thèse de l'âme humaine est une hypothèse non seulement essentiellement raisonnable, mais encore absolument nécessaire.

Si, à première vue, la théorie matérialiste de la pensée peut éblouir et troubler l'intelligence surprise, elle ne résiste pas à l'examen patient des faits et se dissipe comme une fumée inconsistante sous l'action d'une pensée sagace.

Le célèbre Tyndall le démontrait il y a déjà trente ans avec une logique impeccable :

« Admettons, écrivait-il, qu'une pensée définie corresponde simultanément à une

Le langage suffit, du reste, à établir une barrière infranchissable entre l'homme et les animaux et toutes les tentatives des naturalistes pour analyser le prétendu langage des animaux ne sont nullement démonstratives.

Car, comme dit Dunan, « il ne suffit pas pour posséder le langage de pouvoir exprimer un certain nombre restreint d'émotions par un nombre égal de cris différents ; il faut encore être capable de former, de manier, de combiner des concepts abstraits et de leur donner même la forme de l'universalité en dehors de laquelle il n'y a pas de jugement ». *Loc. cit.*, p. 293.

action moléculaire définie dans le cerveau. Eh bien ! nous ne possédons pas l'organe intellectuel, nous n'avons même pas apparemment le rudiment de cet organe, qui nous permettrait de passer par le raisonnement d'un phénomène à l'autre. Ils se produisent ensemble, mais nous ne savons pas pourquoi. Si notre intelligence et nos sens étaient assez perfectionnés, assez vigoureux, assez illuminés, pour nous permettre de voir et de sentir les molécules mêmes du cerveau ; si nous pouvions suivre tous les mouvements, tous les groupements, toutes les décharges électriques, si elles existent, de ces molécules ; si nous connaissions parfaitement les états moléculaires qui correspondent à tel ou tel état de pensées ou de sentiments, nous serions encore aussi loin que jamais de la solution de ce problème : quel est le lien entre cet état physique et les faits de la conscience ? L'abîme qui existe entre ces deux classes de phéno-

mènes serait toujours intellectuellement infranchissable. Admettons que le sentiment *amour*, par exemple, corresponde à un mouvement en spirale dextre des molécules du cerveau, et le sentiment *haine* à un mouvement en spirale senestre. Nous saurons donc que, quand nous aimons, le mouvement se produit dans une direction et que, quand nous haïssons, il se produit dans une autre; mais le pourquoi resterait encore sans réponse (1). »

Quant à la théorie de la *conscience-reflet*, de la *conscience épiphénomène*, théorie matérialiste plus récente et dont M. Le Dantec s'est fait en France le vulgarisateur, il n'apparaît pas qu'elle soit plus satisfaisante et plus solide.

« Poser ce principe, dit Fonsegrive, que la conscience est un « épiphénomène » et tirer triomphalement de cette première as-

(1) TYNDALL, *Revue des cours scientifiques*, 1868-1869, n° 1.

sertion que l'homme est tout entier déterminé, cela ne peut se nommer, quelle que soit l'ingéniosité dont on fasse preuve, qu'une énorme pétition de principe. Car il faudrait d'abord montrer que ces faits, les seuls que nous connaissions directement, à savoir les états de conscience, ne sont rien du tout. Comment se fait-il qu'aucune force ne soit nécessaire pour les produire? Et comment quelque chose peut-il apparaître qui apparaisse et qui ne soit rien, n'ayant point de cause et ne produisant point d'effet?(1) Quel

(1) Cf. aussi Hannequin : « S'il était prouvé que toujours le fait physiologique conditionne et détermine le phénomène mental sans que la réciproque fût jamais vraie, il faudrait conclure, en dépit de toutes les différences spécifiques, à la dépendance absolue du fait mental et de la science qui l'étudie.

« Mais nous pensons qu'il n'en est rien. . . . Prétendre que la douleur des coups de bâton n'est pour rien dans l'effroi et dans la fuite du chien ou que l'amour de la mère pour ses petits n'est pas la vraie raison qui lui fait braver les plus grands dangers, est une simple absurdité. . . . Quand un long débat avec moi-même, une réflexion longtemps soutenue m'amène à prendre une décision, ou quand un calcul mathématique, qui a demandé plusieurs

est donc cet ineffable mystère ? Ce serait, si l'on voulait y penser, la preuve la plus irréfutable de l'existence et de l'indépendance de l'esprit (1). »

Et Charles Dunan, dans ses *Essais de philosophie générale*, écrit sur la même question :

« Ainsi, de quelque côté que l'on regarde, il paraît impossible, dans la théorie de la conscience-reflet, de comprendre ce qu'il y a d'intellectuel dans nos représentations et dans nos idées. »

« La même difficulté se retrouve, plus grande encore, s'il est possible, lorsque l'on considère le fait de la communication des hommes entre eux par le langage. Pour rendre compte d'une communication de ce

mois, apprend à l'astronome quelle direction précise il doit donner à sa lunette et dès lors quels mouvements il doit imprimer à ses muscles pour y réussir, il est clair que l'idée est ici maîtresse de la volonté et de la mécanique nerveuse ». *Introduction à l'étude de la psychologie*, p. 43, 45, 46.

(1) Quinzaine.

genre dans la doctrine que nous discutons, il faut supposer non seulement qu'un mécanisme brutal peut avoir pour *reflet* et pour *ombre* une pensée intelligente, mais encore que deux ou plusieurs mécanismes brutaux (et la pluralité ici peut être presque indéfinie) peuvent s'accorder si bien entre eux sans entente préalable, qu'il en résulte dans la région *épiphénoménale* de la conscience des conversations suivies où les uns parlent, les autres écoutent et comprennent, où des idées s'échangent, où chacun défend son opinion et réussit parfois à la faire partager aux autres.

« L'absurdité du système matérialiste devient ici si forte qu'il serait vraiment superflu d'insister (1). »

(1) Ch. DUNAN, *Essais de philosophie générale*, p. 454.

*
* *

Impuissant à expliquer le dynamisme de la vie, l'autonomie de l'être vivant, la pensée et la conscience humaine, le matérialisme paraît bien une hypothèse irrévocablement condamnée.

Ni les sciences biologiques, ni la psychologie, ni la métaphysique ne témoignent en sa faveur.

L'existence d'un sujet substantiel, conscient, spirituel vraiment un, d'une âme en un mot, nous a paru au contraire absolument nécessaire.

Mais si l'âme, en tant que simple, immatérielle, ne peut être soumise à la loi de désorganisation des corps, que devient-elle après la mort?

Cette âme qui a peiné, souffert, aimé, qui n'a jamais été complètement, pleinement satisfaite durant sa vie terrestre,

n'achèvera-t-elle pas sa destinée dans une autre vie?

Ici la science est radicalement impuissante à nous fournir la réponse, car la vie future ne relève pas de l'expérience.

Les biologistes et les anatomistes qui affirment que l'homme meurt tout entier abandonnent ainsi le solide terrain de la science positive pour émettre des vues personnelles, subjectives, mais non des vues scientifiques.

À la raison, à la philosophie, à la religion appartiennent seules le droit d'apporter leur conclusion.

Or la raison et la psychologie sont obligées de constater qu'il y a dans tout homme un instinct invincible qui le pousse à affirmer l'existence d'une vie future.

La raison, la philosophie sont en outre unanimement d'accord pour affirmer que la morale réclame impérieusement l'existence de la vie future.